

Angoisse dans l'air du temps

Entretien avec Isabelle Lasvergnas-Grémy, mené par Luce Des Aulniers

Isabelle Lasvergnas-Grémy and Luce Des Aulniers

Volume 12, Number 2, Spring 2000

Peur bleue...

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1074397ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1074397ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (print)

1916-0976 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lasvergnas-Grémy, I. & Des Aulniers, L. (2000). Angoisse dans l'air du temps : entretien avec Isabelle Lasvergnas-Grémy, mené par Luce Des Aulniers. *Frontières*, 12(2), 40–44. <https://doi.org/10.7202/1074397ar>

Article abstract

Based on the many faces of fear, this discussion proposes comparing and contrasting certain collective mindsets with contemporary individual lifestyles. The psychoanalytical distinctions between fear and anxiety, as well as clinical experiment, allow some light to be shed on the uncertainty inherent to the experience of life but also to the thought and creative process itself. The escape forward, escape from anxiety as well as escape from distance, insofar as they have become prevailing cultural models, are dealt with through the order to appearance and through the scaling-down of the postmodern subject to its image.

Angoisse dans l'air du temps

Entretien avec Isabelle Lasvergnas-Grémy, mené par Luce Des Aulniers

Résumé

À partir de diverses figures de la peur, cet entretien propose une mise en relation de certaines mentalités collectives avec les modes d'être individuels contemporains. Les distinctions psychanalytiques entre peur et angoisse, ainsi que l'expérience de la clinique, permettent d'éclairer l'incertitude inhérente à l'expérience du vivre, mais également inhérente au processus même de pensée et de création. La fuite en avant, fuite de l'angoisse aussi bien que fuite de la limite, en tant qu'elles sont devenues des modèles culturels ambiants, sont abordées à travers l'injonction au paraître et la réduction du sujet postmoderne à son image.

Mots clés: *psychanalyse – sociologie – narcissisme – peurs – angoisse*

Abstract

Based on the many faces of fear, this discussion proposes comparing and contrasting certain collective mindsets with contemporary individual lifestyles. The psychoanalytical distinctions between fear and anxiety, as well as clinical experience, allow some light to be shed on the uncertainty inherent to the experience of life but also to the thought and creative process itself. The escape forward, escape from anxiety as well as escape from distance, insofar as they have become prevailing cultural models, are dealt with through the order to appearance and through the scaling-down of the postmodern subject to its image.

Key words: *psychoanalysis – sociology – narcissism – fears – distress*

Isabelle Lasvergnas-Grémy,
psychanalyste et professeure
au Département de sociologie, UQAM.

Luce Des Aulniers,
anthropologue, professeure au Département des communications et au Centre d'études sur la mort de l'UQAM.

LDA: Isabelle Lasvergnas-Grémy, il nous apparaît important d'entendre votre point de vue sur les peurs flottant dans l'esprit de notre temps, à partir de vos deux «chapeaux», celui de psychanalyste et celui de sociologue.

THÉÂTRALITÉS DE LA PEUR ET BLANCS DE L'ANGOISSE

ILG: La première chose que je pourrais dire, quitte ensuite à nuancer mon propos et à l'éclairer autrement, c'est qu'en général d'un point de vue psychanalytique, on opère une distinction entre peur et angoisse. La peur a une forme, elle a un contenu. On a peur de quelque chose: peur du tremblement de la terre, peur de monter dans un avion, peur de sortir dans la rue, peur d'être volé, peur d'être tout seul... Cet objet de la peur, ce motif de la peur, peut être tout à fait illusoire et trompeur quant à son origine véritable au plan inconscient, mais le sujet a l'impression que c'est bien cette «chose-là» qu'il croit nommer, dont il a peur.

Par opposition à la peur, l'angoisse elle, est plutôt un état coupé de la représentation imaginaire. C'est un état pulsionnel au plus proche d'un ressenti. Quelque chose de quasi corporel. L'angoisse est brute, en deçà des mots pour le dire. C'est souvent un état massif, dévastateur, quoiqu'il y ait des formes d'angoisse plus sourdes, plus insidieuses, plus à bas bruit, ce qui ne veut pas dire qu'elles soient moins profondes. Plusieurs auteurs, dont Raymond Cahn ou André Green, par exemple, ont souligné le fait que l'angoisse est la manifestation consciente d'un état inconscient.

LDA: Sur cette ligne de démarcation entre peur et angoisse, peut-on parler de leurs manifestations collectives?

ILG: On pourrait parler d'une certaine lisibilité et même d'une théâtralité de la peur, par opposition au blanc de l'angoisse, à l'évidence que cette dernière produit dans la psyché. La peur emprunte des formes de théâtralité différentes selon les époques, théâtralité dont les sujets singuliers se font les échos et les porte-voix. Théâtralités dont on pourrait dire qu'elles permettent au sujet de donner forme à quelque chose qui se produit à l'intérieur de lui et qu'elles lui offrent une sorte d'interprétation de ce qui le trouble si intimement. On connaît les grandes peurs collectives qui ont hanté le Moyen Âge et l'âge classique, en particulier la peur de la Peste Noire, dont les «étrangers de la Cité chrétienne», et en l'occurrence, les Juifs, étaient accusés d'être les propagateurs.

Plus près de notre époque, on pense aux effets de la guerre de 14 chez certaines classes d'âge qui sont restées marquées par la peur du retour de la guerre. Dans mon enfance, j'ai communément entendu des gens dire: «Avant de mourir, je connaîtrai une troisième guerre mondiale, pire encore que les deux précédentes.» Quelque chose se marquait là. Tout comme en Amérique du Nord, la Grande Dépression a traversé en tant qu'effet psychique au moins deux générations, et a influencé des comportements et d'innombrables stratégies de vie. Cette référence à «la Crise» canalisait la hantise récurrente du tout perdre, celle d'être lancé sans ressource sur les routes... À mon arrivée en Amérique du Nord dans les années soixante-dix, un imaginaire à la manière des fermiers des *Raisins de la colère*¹ m'est apparu très sensible encore chez certaines classes d'âge qui, dans leur jeunesse, avaient vu leur monde environnant, parents, grands-parents, voisins, basculer dans le dénuement et l'impuissance. Ces personnes ne pouvaient pas

croire aux systèmes assurantiels collectifs déjà mis en place et toute leur vie au quotidien était orchestrée en prévision de ce qui était toujours ressenti comme un danger latent.

En résumé, la peur offre une forme de lisibilité à quelque chose qui est resté inscrite au plan de la mémoire, et surtout de la mémoire inconsciente, et qui peut à tout instant resurgir.

LDA: Ce serait comme si l'angoisse était un terreau sur lequel les peurs prenaient racine?

ILG: Les peurs permettent de donner forme et je dirais, de prêter fonds causal à quelque chose de très primordial et de très ancien. Je dirais de l'angoisse qu'elle est de l'archaïque en action. L'angoisse, c'est une force brute qui envahit et fait ressentir dans son être, dans son être, qu'on ne sait rien de ce qui est en train d'agir de l'intérieur, et qui parfois littéralement coupe le souffle, empêche de respirer. Si l'angoisse est presque, en quelque sorte, du hors psyché, la peur, elle, relève du fantasme inconscient. Dans un travail de nature psychanalytique, la peur pourrait être abordée dans la plupart des cas de façon analogique au travail du rêve, c'est-à-dire qu'elle devrait être entendue comme un écran. Aux deux sens du terme, à la fois surface de projection, mais aussi obstacle et voilement. Ce que le sujet croit être la source de sa peur est une fausse croyance, une fausse représentation. La peur, telle qu'elle semble se profiler, est une figure métonymique complexe qui relève de la pensée préconsciente. C'est-à-dire qu'elle est marquée au coin de l'imaginaire et est imprégnée du travail du refoulement. Ou en d'autres termes, qu'elle est tissée de multiples traces mnésiques, de souvenirs déformés, déplacés, condensés et partiellement censurés².

On peut donc comprendre la peur comme un effort plus ou moins réussi du travail de la psyché pour endiguer l'angoisse, la relayer et la faire passer de son état premier quasi pulsionnel, en une forme plus évoluée qui elle, relève du fantasme. Néanmoins il y a toujours du reste non psychisé, et la peur, en tant que fantasme, se trouve constamment comme aspirée de l'intérieur vers un stade plus régressif, qui lui, est bien de la «pure» angoisse. À cet égard donc, l'angoisse demeure toujours la racine vive de la peur. Elle est ce qui dans la peur, continuera à se marquer par un effet de sidération: sidération de la pensée, voire sidération du corps.

LDA: Dans quelle mesure l'expérience collective se traduirait-elle en représentations intimes?

ILG: La peur relève du fantasme: elle en a la richesse et le caractère sédimenté. Toutefois, dans la forme qu'elle prendra chez un sujet singulier, elle empruntera certains traits à ce que Hannah Arendt appellerait, le monde commun³. En d'autres termes le discours de la peur est culturellement codé, il reflète l'esprit du temps auquel il appartient. Le sujet singulier trouve dans une scénographie produite par un moment historique donné, une représentation de sa peur qui la légitime à ses yeux et la rend audible pour les autres. Même si dans cette peur apparemment partageable, les fantasmes à l'œuvre d'une part dans une psyché singulière, et d'autre part, dans le discours collectif ne concordent que bien peu. La peur commune reste toujours d'une singularité irréductible pour la psyché qu'elle traverse.

LA CLINIQUE: ANGOISSES MULTIFORMES ET EXPÉRIENCES DE LA LIMITE

LDA: Quelles manifestations en voyez-vous en termes de problèmes que présentent les personnes venant en cure psychanalytique? Ces peurs sont-elles nommées?

ILG: Les raisons pour lesquelles quelqu'un consulte un psychothérapeute sont multiples. La peur n'est pas nécessairement l'avant-scène explicite qui fait que l'on s'adresse à un analyste. Ce peut être des raisons d'impasse subjective, une épreuve de la vie, un échec amoureux ou professionnel, la perte d'un être cher, un état dépressif plus ou moins larvé ou encore un épisode de nature psychotique... J'ai vu aussi des cas où pendant longtemps, bien qu'omniprésentes, aussi bien la peur que l'angoisse n'étaient pas conscientes, alors même qu'elles surdéterminaient chez la personne des comportements et des mécanismes de défense – soit des espèces de réponses inconscientes automatiques au plan du fonctionnement psychique – qui étaient rigides.

D'un point de vue psychanalytique, les deux grandes angoisses sont toujours ultimement l'angoisse de castration et l'angoisse de mort. Au plan intrapsychique, ces deux formes d'angoisse prennent des aspects plus ou moins catastrophiques selon le fonctionnement de chacun. Effectivement, de quoi peut-on avoir peur en tant qu'être vivant, sinon du fait que nous ne sommes pas tout, que nous ne pouvons pas tout, puisque d'une part nous sommes sexués, et que d'autre part, nous sommes mortels? Le travail de la psychanalyse impliquera donc pour un sujet la traversée de ces

limites qui sont irréductibles, et celles des multiples pertes qui jalonnent dououreusement une vie.

Quoiqu'il en soit, l'angoisse sera au rendez-vous d'une cure analytique et elle prendra des colorations variées. Ainsi, certaines fois, l'angoisse sera cliquée d'une partie du moi, c'est-à-dire qu'elle sera inconsciente, alors même qu'elle aura tendance à «se décharger» dans des agirs ou encore, à se traduire dans des somatisations. Ces agirs, parfois violents, sont dommageables pour la personne elle-même ou pour son environnement. Ne parlons pas des somatisations... Le travail du psychanalyste consistera à permettre en quelque sorte le tissage d'un espace interne de psychisation, c'est-à-dire à l'amener progressivement le patient à pouvoir ressentir ces pulsées d'angoisse, puis à les contenir à l'intérieur de lui, et à ne pas évacuer à l'extérieur ce qui se joue à l'interne au plan inconscient. Du côté analysant, cela nécessitera un long temps d'élaboration pour dépasser ce qui s'était constitué au plan psychique comme des mécanismes de défense très premiers.

UNE SÉCURISATION SANS VISAGE, UN RATIONALITÉ NOUVELLE

LDA: Vous parlez de la finitude, en fait de la limite. Celle-ci n'est-elle pas paradoxalement avivée dans son versant angoissant par ce que vous avez souligné des mesures collectives de sécurisation de la société occidentale?

ILG: Nous sommes dans une nouvelle culture où la solidarité interindividuelle n'est plus très forte de même que le devoir d'entraide familiale. Avec l'état de sécurité qu'a su procurer le principe de l'État-providence, on est devenu individuellement beaucoup plus enclin à se sentir responsable d'autrui sur le long terme, que ce soit à l'endroit des aînés ou que ce soit à l'endroit des enfants, chacun vivant pour soi... Culture de l'égoïsme ou du narcissisme pour parler comme Lipovetski ou Baudrillard⁴. De nos jours en Occident, on s'inscrit beaucoup plus dans le cycle de la consommation immédiate. L'adhésion d'autrefois à quelque chose qui participait sous une forme naissante à l'idéologie de la capitalisation et de l'embourgeoisement s'est transformée. Ce que les *boomers* transmettent à leurs enfants, c'est un mode de vie. Et ce mode de vie, c'est une structure de consommation: des objets, des vacances, des voyages, des activités de loisirs. Bref, un mode d'être

au quotidien plus ou moins standardisé où l'entièreté des revenus familiaux se consomme et se consomme au fur et à mesure que s'acquiescent ces revenus. Et souvent avant même d'être déjà acquis, avec la culture de la vie à crédit.

On voit quand même en Amérique du Nord des parents épargner dès la naissance de leurs enfants en vue de faire en sorte que ceux-ci puissent étudier dans de grandes universités très coûteuses. C'est une nouvelle forme de transmission du capital dans laquelle on dit aux enfants: «Vous n'hériterez après notre mort de rien de substantiel au plan monétaire ou au plan immobilier, mais vous aurez déjà eu, grâce à votre formation universitaire, l'opportunité de vous construire un bien-être matériel, voire un capital personnel». C'est au fond une planification qui s'épuise dans le moyen terme, et pour l'héritier, un principe de l'héritage financier qui se conjugue au futur antérieur. Mais je ne penserais pas que dans le cas de cette épargne accumulée en vue du financement des études supérieures des enfants, celle-ci soit exclusivement calculée à partir d'une peur et dans le seul objectif d'un contrôle sur l'avenir, bien que sans aucun doute ces préoccupations ne soient jamais totalement absentes dans la tête des parents. Nous serions plutôt face à un *habitus* progressivement constitué déjà depuis les années vingt en Europe, y compris dans la classe ouvrière ou chez les cols blancs et les petits artisans, et où l'on s'est efforcé de donner à ses enfants un maximum de chances sociales. (Incidentement, pour ce faire cela s'est accompagné d'une attitude malthusienne de réduction des naissances dans la famille...). Sociologiquement parlant, c'est un comportement radicalement moderne et une compréhension profonde de ce que permettait le principe capitaliste de l'investissement à moyen terme, y compris lorsqu'il était indirect: on donne à un enfant, grâce à la formation qu'il va acquérir, un maximum de chances sociales pour qu'il puisse faire fructifier économiquement son bagage de départ. Et ce bagage en est un de savoir spécialisé ou technique. On «investit» donc sur une personne de façon à ce qu'elle soit en mesure de faire fructifier la mise de fond dont elle a été l'objet. Dans les vingt dernières années les banques se sont associées aux familles ou se sont substituées à elles, à partir du même calcul de rationalité. Ceci dit, au plan individuel la rationalité s'édifie toujours sur un lit de peurs...

UN DÉNI SÉDIMENTÉ

LDA: Si on prend une des pistes proposées par le mode de vie consummatoire, ne diriez-vous pas que l'injonction à l'intensité, à l'extraordinaire, à la trépidance, à l'urgence de vivre serait liée à un déni de la peur comme telle, et plus profondément à un déni des angoisses de castration ou de mort?

ILG: Vous avez raison de parler de déni. On peut prendre pour exemple le discours de la publicité ou celui des clips-vidéos, dans lesquels on ne peut qu'être beau/belle et acteur de choses absolument trépidantes, comme si la jouissance ne pouvait être qu'à la condition d'un plaisir extrême: sauter en parachute, descendre des torrents en *rafting*, conduire une voiture de formule 1, skier hors piste, plus vite que l'avalanche qui dévale derrière soi... Au plan d'une représentation collective, les choses prennent figure de telle manière qu'il semblerait qu'on ne puisse être que ça, sinon un minable rampant. Il en va de même dans l'idéologie économique avec l'emphase croissante mise sur la spéculation boursière, et sur ce que je nomme «le mythe des «métiers-casino»», dans lequel des fortunes colossales s'édifient en quelques semaines.

Ces nouvelles images peuvent agir pour le sujet comme une assignation à être, un devoir être. Elles viennent amplifier au plan de l'imaginaire l'illusion d'une capacité de toute-puissance, et renvoyer dans un hors sens ce qui serait la rencontre avec sa propre intériorité. La pertinence du «connais-toi toi-même» disparaît, se trouve évacuée. On peut parler aujourd'hui d'une obsolescence du «connais-toi toi-même» non seulement en tant que devoir moral, mais en tant que nécessité ontologique. Au contraire, tout se calcule à partir du point de vue d'une réalité positiviste, et d'une rentabilité matérialiste à très court terme. *Time is money!* On le voit dans des réactions communes à l'endroit de la psychanalyse. «À quoi cela sert-il? Pourquoi est-ce si long? Je n'ai ni le temps, ni l'argent à consacrer à une telle chose».

LDA: D'où aussi l'injonction de s'adapter à ce rythme, dans le sens de «adopter» et non pas dans le sens d'intérioriser. Cela jouerait-il dans l'angoisse? Et dans l'ignorance de cette angoisse?

ILG: Aujourd'hui on peut avoir l'impression que le sujet ne peut s'éprouver qu'à la condition non pas tant de l'action que du mouvement. Tout ce qui entraverait cet état de mouvement et d'immédiateté est perçu comme un obs-

tacle matériel à abattre. Cette hyperbole du mouvement se conjugue avec une évacuation de la mort, de la perte, du chagrin.

Toutefois, l'injonction à un paraître sans limites avec laquelle le sujet contemporain se trouve aux prises a toutes les chances de n'agir que comme une croûte bien fragile, chaque fois qu'il se heurtera à l'impossibilité de franchir son petit Himalaya personnel. L'expérience aiguë de ses limites propres créera des blessures narcissiques et une dévalorisation subjective d'autant plus profonde que l'idéologie prégnante exaltera un discours de la toute-puissance, et qu'on sera engagé à méconnaître les sources inconscientes, à la racine d'une impossibilité dans l'expression de soi. Le sujet sera aux prises avec ce que d'un point de vue analytique on nomme angoisse de castration. Cette dernière n'est pas bien sûr la réalité d'une perte d'organe, mais la rencontre au plan psychique d'une limitation nette par rapport à la réalisation d'un désir qui est, faut-il le rappeler, un fantasme inconscient.

LDA: Cette injonction performative, sise dans l'apparence des choses et dans l'exposition aux dangers externes, ne contribue-t-elle pas à créer plus de déni et donc encore plus d'angoisse?

ILG: Nous vivons en effet sur un mode de fonctionnement collectif qui est celui de la recherche du plaisir immédiat, de l'orgasme infini. En quelque sorte un état adolescent forcené qui évacue tout ce qui est perçu comme négatif: tout principe de limite, mais aussi, la maladie, la vieillesse, la solitude, l'échec. À propos de cette nouvelle culture, la psychanalyse pourrait parler de prééminence du registre de l'excitation pulsionnelle. Quelque chose de tout à fait antinomique par rapport à l'idéologie puritaine qui a prévalu pour les générations précédentes, et qui était construite, elle, sur les interdits moraux et les limitations de la jouissance.

Or la libido est toujours travaillée de l'intérieur par un versant beaucoup plus sombre et mortifère. Et c'est ce que le discours ambiant actuel tente de dénier. Plus encore, par rapport auquel il tente de se cliver. En ce sens, la recherche de l'excitation pour l'excitation dans laquelle nous baignons et qui peut s'imposer au plan individuel comme une forme de modèle, peut n'être bien souvent qu'une fuite en avant, fuite de soi et de sa propre angoisse. Or dans cette fuite de soi, pas plus qu'on ne rencontre le sens, on ne peut se rencontrer, ni rencontrer l'autre.

ÊTRE SUJET: DÉJOUER L'INJONCTION À LA FUITE, CRÉER

LDA: Comment entre-t-on dans cette rencontre?

ILG: C'est à la condition de ne pas fuir systématiquement l'angoisse, mais au contraire, de faire en sorte dans un travail sur soi d'en élaborer quelque chose, qu'il peut y avoir non seulement dépassement de l'angoisse, mais création. Entendons-nous, s'il peut y avoir création de soi, en des lieux et sous des formes tout à fait inattendues. Se découvrir, en comprenant ce qui nous constitue en tant que sujet, dans nos fragilités, notre souffrance, nos ambivalences, en comprenant ce qui nous lie de façon imaginaire tant avec notre monde intérieur qu'avec le monde extérieur, est une aventure d'une infinie richesse. Quelque chose qui peut-être souvent inquiétant, mais dont quelqu'un me parlait ainsi: «Ma parole, c'est la caverne d'Ali Baba!». À partir de cette connaissance de soi on peut être – parfois – libre. En tous les cas, plus libre...

Prenons pour exemple le travail intellectuel et son apprentissage: dans ma situation de professeure d'université, je rencontre souvent des étudiants au niveau de la maîtrise ou du doctorat, qui demandent avant tout que le processus d'apprentissage qu'on leur propose de faire soit une «formation sans angoisse». Ce qu'ils demandent c'est «donnez-moi les réponses, des techniques», en s'imaginant que c'est cela le savoir. Or, je ne peux pas les dispenser de devoir faire l'expérience de la non-réponse provisoire, l'expérience du non-préétabli, et donc de la traversée d'un temps d'incertitude qui sera plus ou moins teinté d'angoisse. Je peux seulement leur dire que dans cet espace-temps qui est celui de l'élaboration de leur pensée, je peux les accompagner, éventuellement les guider, leur apprendre à comprendre les auteurs, à dialoguer avec la pensée des autres, etc. mais que c'est à la condition qu'ils n'évitent pas ce temps élaboratif qu'ils pourront peu à peu penser par eux-mêmes et de surcroît, peut être, devenir un peu créatifs.

Il en est de même avec l'écriture: personnellement je sais que lorsque je me mets en position de disponibilité intérieure pour écrire, et donc pour penser, il y a un temps de vide qui est un temps assez long. Et ce n'est pas d'avoir déjà écrit auparavant, de «savoir» déjà plus ou moins écrire, qui permet d'avoir réglé la question pour le prochain texte. C'est toujours à recommencer. Et il est toujours certain, en ce qui me concerne, que l'angoisse sera au rendez-vous.

Et pourtant, vivre avec cela, le supporter comme voix/voie d'accompagnement à l'intérieur de soi, est ce qui néanmoins, permet de faire venir dans l'inattendu, les premiers *insights* un peu aigus, les premiers liens significatifs. Cette acceptation de l'angoisse, comme temps préliminaire, va être aussi la condition d'un espace de liberté et d'une expérience que Sophie de Mijolla a qualifiés de «plaisir de penser⁵». Car il y aura eu des révélations, des trouvailles, des compréhensions profondes auxquelles je n'avais pas préalablement accès et que j'avais refoulées. Alors que si j'avais travaillé, à la manière de ce qu'Edgar Morin intitule l'attitude du prêt-à-penser⁶, en m'alignant sur un savoir disponible, et si j'avais récité comme un chien savant le discours des autres, je n'aurais produit, de mon point de vue, que du brouhaha. En tout cas, je n'aurais pas pris le risque de peut-être, éventuellement faire un peu de sens. Du sens pour moi, je veux dire, dans la mesure où le travail de l'écriture, en ce qui me concerne c'est de tenter de trouver des sens que je n'avais pas entr'aperçus.

LDA: Ce que vous dites est fondamental et va *a contrario* d'une idéologie qui dit ceci: «Une fois que vous aurez vaincu non seulement la peur, mais l'obstacle, donc une fois que vous aurez vaincu la peur de l'échec, dans les autres expériences de la vie, vous aurez de moins en moins peur.» C'est une définition de la confiance en soi qui fait l'économie du processus d'entrée dans l'angoisse, dans le processus de reconnaissance du prix à payer pour être créatif.

ILG: Je parle bien évidemment d'une expérience personnelle. Mais je ne suis certainement pas unique. Il y a un apprentissage essentiel à travers ce type de traversée, mais cet apprentissage ne deviendra en rien un automatisme acquis. C'est une ascèse et c'est une éthique. Car psychanalytiquement parlant du moins, on ne travaille qu'à partir d'un lieu qui est celui d'un impossible du dire, lieu d'imbécillité radicale, primordiale, faite de confusion intérieure et d'incertitude. Il y a des instants inouïs quand brusquement, les choses s'éclairent et qu'on se met littéralement à voir d'une manière tout autre. Ce peut-être des trouvailles minimales: on peut voir pour la première fois le cercle ou le carré! Mais cet instant où l'on ressent, «j'ai compris et plus jamais je n'aborderai cette question comme auparavant» est un moment de sensation de franchissement d'une limite. Ce moment où les choses prennent forme et sens, dans l'affranchissement de l'angoisse et dans

l'éprouvé d'un jeu de la pensée, est un moment exaltant, le sentiment d'une libération. Dans ces instants-là, c'est très fugace, plus rien ne manque. Je me sens heureuse...

LDA: Il y a un sentiment de plénitude...?

ILG: ...qui ne dure pas! La limite, est toujours là. Simplement, pour moi elle s'accompagne de la certitude que tant que je pourrai penser, je serai vivante. Didier Anzieu a écrit des choses très fondamentales sur le processus de création⁷ et les sentiments d'élévation qui traversent le moi à certaines phases. Quelle que soit la forme de création que l'on emprunte, ces mouvements au cours desquels le moi éprouve un sentiment d'accomplissement, se produisent. C'est un peu comme une très brève expérience maniaque. Et puis le plus souvent, «à froid», le lendemain, notre pensée critique remet les choses à leur juste niveau. Et l'on estime que ce qui a été fait, contrairement à ce que l'on avait cru sur l'instant, en réalité ne vaut pas grand chose! Alors on reprend le processus de réflexion. Mais en dépit de leur inaccomplissement, de leur inaboutissement, ces «trouvailles» qui n'en étaient pas, ont une fonction essentielle, une fonction d'intermédiaire, de médiation. Telles les pensées du rêve, elles ont une fonction nourricière, sédimentaire et permettent de contribuer au *penser* de la question qui nous travaille et qui est un peu l'énigme que nous choisissons de creuser.

AU JEU DU SANS LIEUX... OBJETS EN QUÊTE D'AMOUR INFINI

LDA: Ce chemin dans le silence ne semble pas très valorisé dans notre culture...

ILG: Il s'est produit à partir de la fin des années cinquante, une profonde mutation des mentalités qui se sont désentravées de beaucoup d'interdits moraux. Ce processus qui a débouché sur une libération incontestable du droit subjectif à vivre et à s'exprimer, en particulier au plan sexuel, a accompagné l'effondrement de l'emprise morale des religions traditionnelles, en tant que celles-ci jouaient encore dans la structuration d'un mode d'être au monde. Mais on s'est aperçu que cette libération des mœurs n'allait pas sans sa part d'ombre et qu'elle produisait certains effets pervers, notamment en termes d'angoisses typiques de notre époque, semble-t-il. Angoisses non pas tant reliées à des interdits inconscients, non pas tant reliées au surmoi, mais angoisses plus proches de la faille narcissique.

La famille, comme berceau de la psychisation du sujet, et comme lieu fondateur de sa socialité, a littéralement imposé. Il s'est produit en quelque sorte une désacralisation de la famille qui a perdu une bonne part de sa finalité symbolique. Le couple conjugal aussi se réduit à un vivre ensemble contractuel, dans la mesure où il n'est plus désormais une alliance sous-tendue par l'impératif moral de fonder une famille, et d'élever ensemble des enfants – ce qui transcendait de beaucoup les volontés individuelles et le bon plaisir de chacun. Le couple contemporain est une alliance temporaire entre «partenaires» d'un jeu partagé, dans lequel s'est diluée la responsabilité morale de l'engagement vis-à-vis de l'autre et dans lequel chaque membre vit sous la menace constante de son interchangeabilité. La rencontre amoureuse contemporaine se vit donc sur le registre de la consommation, du transitoire, du précaire, du sériel. En même temps, et ce n'est en rien contradictoire, le social contemporain est à la recherche de ses lieux de socialité: dans la mégapole mondialisée qu'est notre nouveau monde commun, les gens se croisent, se frôlent, mais ne se rencontrent plus. Il faut donc inventer, à défaut de lieux, de nouveaux espaces où des rencontres pourraient se faire. Le *surfing* et le *chatting* sur Internet, la multiplication des sites Web spécialisés dans les «rencontres» ou la prolifération des petites annonces dans les journaux, sont le symptôme de ces millions de destinées solitaires, célibataires flottant en orbite de la figure du couple, et nostalgiques impénitents de «l'âme sœur».

Je ne sais jusqu'à quel point, pour qui a recours à ces stratégies d'appel à l'autre, il est possible de croire à ces démarches. Je croirais plus volontiers qu'il s'agit d'un nouveau jeu collectif, une nouvelle spire de l'idéologie de la participation. On se moule dans le dernier truc à la mode pour être dans le coup. Et en prime, on éprouve le *kick* du jeu de hasard. Mais ce qui est fascinant, c'est que dans cet hypermarché du virtuel, on se présente soi-même comme un objet à la recherche d'un autre objet, un produit s'auto-annonçant: «Brunette dans la trentaine, 5 pieds 6 pouces, 130 livres, musicienne de profession, recherche pour rencontre sérieuse, homme non-fumeur, grand, athlétique, aimant les voyages et le cinéma!» (rires)

LDA: Qu'est-ce qui est alors tant à craindre?

ILG: Nous avons basculé dans une culture des apparences et du reflet spéculaire. Le *body building* et les clubs

Nautilus en sont une parfaite métonymie. La rupture est radicale par rapport à un temps antérieur de la Modernité où avait prédominé la constitution d'une instance du soi centrée sur l'intériorité. Toute la culture judéo-chrétienne était faite d'introspection et de retour sur soi, dans ce qu'était un soi intériorisé, aussi illusoire fût-il. Au contraire aujourd'hui, on est aspiré en tant que sujet culturel, dans une forme vide, dans une *gestalt*, où l'on n'est que contour et surface. Et dans les demandes d'aide que l'on reçoit en tant qu'analyste, cela se traduit fréquemment par un malentendu qui s'exprime sous la forme de: «Donnez-moi des conseils, dites-moi ce qu'il faut que je fasse, docteur, et évacuez de moi tout questionnement, tout doute, tout sens de ce qui peut être moi, et de ce qui peut être l'histoire imaginaire qui m'a constitué. Exemptez-moi de ce dont je ne veux rien savoir et laissez-moi dans mon état de forme vide». Sociologiquement parlant on comprend bien ces formes de demandes postmodernes qui émanent d'une culture ambiante où seule l'apparence est valorisée. Pourquoi s'appesantir sur soi, quand tout autour de soi indique que sa souffrance n'a ni sens, ni historicité, et que seule compte ce qu'on donnera à voir de soi-même, dans une vision externalisée?

SOUS LE REGARD DE L'AUTRE: DU NARCISSISME À LA CAPTATION

Or, pour en revenir aux passerelles déjà évoquées entre le collectif et l'imaginaire individuel, la théorie analytique permet d'appréhender quelque chose de l'articulation entre environnement culturel et le mode subjectif d'être-au-monde. La notion du stade du miroir en particulier, me semble féconde pour saisir en quoi les comportements collectifs que je viens de dépeindre sont syntones d'un imaginaire contemporain, et en quoi cet imaginaire transporte des peurs ou des angoisses particulières devenues prééminentes.

LDA: Quelques rappels rapides sur cette notion?

ILG: Au stade narcissique l'enfant s'identifie au reflet de ce qu'il croit être lui, dans le regard de l'autre. En fait, on ne devrait pas prendre une forme active pour décrire ce mécanisme complexe de l'identification, mais une forme passive. D'emblée le sujet naissant n'est pas un Je, mais plutôt un Il parlé par les autres: un autre à soi-même. L'apport de Jacques Lacan sur ce stade constitutif de la subjectivité est précieux⁸. (Pour être théoriquement rigoureuse, je précise que j'aborde en fait ici la notion du stade du

miroir en intégrant les précisions apportées par Jean-Paul Vallabrèga, à partir de ce qu'il a intitulé «le stade antespéculaire».) Le Je du sujet parlant, son identité donc, ou plus exactement ce à partir de quoi il croit pouvoir dire Je, est constitutivement aliéné. Car le Je s'identifie, non pas à partir d'une intériorité, mais à partir d'un reflet spéculaire qui lui est renvoyé dans le regard porté sur lui. Ce regard est comme un sceau qui ne cesse de s'imprimer en lui, et auquel il n'échappera plus.

Ajoutons à cela que, concomitante à l'aliénation primordiale qui fonde ainsi au plan inconscient l'identité subjective, se nouent ensemble à la racine même du narcissisme une angoisse et une jubilation. Toujours au niveau inconscient, le Je du sujet naissant s'enchanté de se reconnaître dans l'autre, dans le plaisir qu'il croit produire en l'autre. Mais en même temps, le Je ne cesse d'être hanté par l'incertitude du «qui suis-je pour elle ou lui?», et s'efforce en vain de rejoindre en lui ce leurre, ce il ou elle insaisissable, qui serait l'objet du désir de l'autre.

C'est cette captation par l'autre, en tant que l'autre serait la condition de l'existence du moi et sa seule mesure, qui me semble constituer la trame de cette ère du narcissisme dont ont parlé les sociologues. Ce principe de captation condense la non-valeur du soi-pour-le sujet qui définit les temps actuels, et le réductionnisme de l'être-au-monde contemporain dans lequel le sujet ne vaut plus que ce que vaut son apparence matérielle: lui pour qui la défaillance du corps qui se fane et s'alourdit semble être devenue la principale hantise, la cause première de sa solitude. Son unique emblème. Sa seule angoisse.

Notes

- 1 John STEINBECK, *Les raisins de la colère*, Paris, Gallimard, 1997, c1947.
- 2 N.D.L.R.: voir à ce propos l'explication neuropsychique de ce phénomène amnésique par Wilfrid Noël RABY, dans le présent numéro.
- 3 Hannah ARENDT, *La condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, 1961.
- 4 Gilles LIPOVETSKY, *L'ère du vide*, Paris, Gallimard, Folio/essais, 1996; Jean BAUDRILLARD, *Les stratégies fatales*, Paris, Grasset, 1983.
- 5 Sophie DE MIJOLLA, *Le plaisir de pensée*, Paris, PUF, 1992.
- 6 Edgar MORIN, *La méthode*, Paris, Seuil, 1977.
- 7 Didier ANZIEU, *Le corps de l'œuvre*, Paris, Gallimard, 1981.
- 8 Jacques LACAN, *Les Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966.